

---

*Spectateur*, vous verrez ce que nos gens pensaient de Napoléon ! Les rimeurs de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières le lardaient d'épigrammes. Nous avons commencé à avoir des égards pour lui à partir de 1815, c'est-à-dire du jour où il a succombé—et j'ose affirmer que le respect grandissant que nous avons témoigné à sa mémoire eut son origine par voie d'opposition : voyant que les écrivains anglais l'acablaient sans merci, nous avons eu pitié de son infortune. Voilà comment nous sommes faits—et voilà pourquoi, en 1870, la France nous tenait tant au cœur.

Nous tenons à la France par les origines, la langue, par tous les bons sentiments. Ce n'est pas une raison pour croire que nous entrons dans sa politique.

Ainsi, on a dit que le second empire avait eu nos sympathies. On s'est imaginé cela, comme le reste. Nous avons profité de l'entente des deux couronnes pour nous rapprocher de la France—et nous en avons été quittes, tout d'abord, pour nos démonstrations.

Aujourd'hui, le mouvement vient du vieux pays. Nous allons nous connaître mutuellement. On s'est connu de plus loin. Ce n'est pourtant ni M. Gambetta ni M. qui que ce soit qui nous attire encore—c'est la France, la seule France ! Et cependant, nous restons Canadiens, nous restons ce que nous sommes. Pourquoi n'y aurait-il pas deux Frances—une grande et une petite—et plus tard deux grandes ? Nous avons fait des miracles qui valaient bien celui-là.

Morale : il ne faut pas écouter ceux qui reconstruisent l'histoire à l'aide de l'imagination.

BENJAMIN SULTE.